

Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde

Band: 67 (1971)

Heft: 1/3: Beiträge zur schweizerischen Volkskunde im 19. Jahrhundert : Festgabe der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde zu ihrem 75jährigen Bestehen = Traditions populaires suisses au 19e siècle : publication de la Société suisse des Traditions populaires à l'occasion de son 75e anniversaire

Artikel: "poyas" : les peintures de montée à l'alpage, en Gruyère

Autor: Gremaud, Henri

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-116694>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

«Poyas»

Les peintures de montée à l'alpage, en Gruyère

Par *Henri Gremaud*

«Poya» en Gruyère... C'est un moment de la vie paysanne qui informe les gestes, les arts rustiques, l'artisanat. La musique, pareillement. Curieusement, c'est en 1910 seulement qu'un chant populaire alors assez peu connu se trouva «catapulté» sur une harmonisation due à l'Abbé Joseph Bovet. Ce compositeur, précisément, dont on commémore, en 1971, le vingtième anniversaire du trépas. Ce chant devait connaître une fortune étonnante. Aux heures sombres de 1918, lorsque les troupes fribourgeoises furent décimées par la grippe, un chef militaire découvrit un moyen de sublimer ses troupes en ordonnant de chanter: «Bataillon 14, la *Poya*!»

Originellement, la «poya» c'est la montée à l'alpage. Gens et bêtes, dans la vieille Grevère, ont entendu, quand mai s'annonce, ce qu'en patois on nomme: *l'ouïra di chenalyè* (le vent des sonnailles). Les troupeaux vont partir, vers le vingt de mai, pour les hauts pâturages. Ils redescendront, après maints «remuages», en septembre. Et c'est l'événement primordial que ce départ, au son des clarines, des longues théories de vaches humant l'air des sommets.

On n'oublie pas que nous sommes en 1971. Que la vie alpestre se transforme. Les troupeaux sont parfois entassés dans de vastes camions. Mais ce n'est pas pour faire «folklore» que bien des teneurs de montagne persistent, malgré la circulation toujours plus envahissante, à maintenir le défilé traditionnel. On part, d'ailleurs, souvent la nuit. Et le passage des troupeaux prend une dimension nouvelle, se pare d'un certain mystère, dans l'obscurité, toutes sonnailles carillonnantes, à la lueur de lampes-torches que portent les armaillis. C'est qu'il s'agit, très réellement, d'un rite. Et je sais que maints citadins (Bulle se pare du nom de ville!) se lèvent dans la nuit, ou tout au moins se précipitent à leur fenêtre aux heures diurnes, pour assister à ce défilé rustique, codifié par des siècles de tradition. Le Gruérien retrouve ses ascendances paysannes, qu'il soit col blanc, commerçant ou fonctionnaire. Une étrange émotion le saisit, qui procède d'un lointain passé.

Les enfants, autour de la ferme, avaient déjà, depuis des jours, en manière de jeu (mais est-ce un jeu, vraiment?) reconstitué dans le pré montueux le chemin montagnard, les clôtures, le chalet factice, et les bêtes, parfois figurées par de simples morceaux de bois ébranchés,

dont quelques rameaux indiquent les membres. On n'a rien fait pour leur apprendre qu'il s'agit là d'un cérémonial. Et l'on ose penser que les ancêtres qui dessinèrent les taureaux, les bisons ou les vaches de Lascaux, obéissaient aux mêmes pulsions.

Car le Gruérien, ou si l'on veut le Fribourgeois de la montagne, l'homme qui chante, s'est découvert une vocation d'imagier. Il s'est mis à dessiner, à colorier. Comme l'ancêtre de la préhistoire, Sylvestre Pidoux de Vuadens (1800-1871) utilisait, pour peindre, des essences végétales, troène, épine-vinette. Il se servait de la terre sous la forme de briques pilées. Il composa de la sorte des chef-d'œuvre d'art populaire, sans vouloir faire de l'art... bien sûr ! A l'affût dans son logis, il regardait passer les troupeaux, sur la route proche, à travers un petit trou foré dans le volet de bois, silhouettant ainsi des vaches aux formes irréprochables, des armaillis parés du costume de fête, le « train du chalet » garni de la chaudière et des baquets de bois, de ces instruments que le patois nomme les *brotzès*, des *dyètzès*. Et aussi des chevaux splendides tirant le char et puis, tout à la fin du cortège, les cochons et les chèvres. Parfois, il dessinait une femme chassant les petits bestiaux. Pas tellement belle, car il avouait n'avoir jamais possédé de créature de rêve ! Tant pis si la femme était plutôt *poute* (vilaine). Lui-même s'est représenté comme les artistes du moyen âge dans leurs tableaux religieux. Bon dernier, la figure mâchurée, pour affirmer son humble condition : il fut charbonnier dans les forêts de Vuadens. Ses premières « peintures » de « poya » furent tout simplement exécutées au charbon de bois... Le Musée Gruérien possède encore le mortier de métal dans lequel Pidoux (peut-on l'appeler le précurseur ?) préparait ses simples alchimies végétales.

Le musée... les peintures rustiques seraient-elles condamnées à ce que l'on a nommé les « nécropoles de l'art ? » Heureusement non ! Car s'il est encore de nombreux peintres de « poya » en activité, le Musée Gruérien recèle plusieurs témoins dignes d'estime. Une « poya » de Sylvestre Pidoux, exécutée sur papier entoilé, et qui demeurera par delà le temps un type magistral de peinture paysanne. Depuis 1967, un fronton de grange « Sylvestre Pidoux pinxit » daté de 1854, que l'on a enlevé sans remords du bâtiment où il trônait, à Porsel. Son propriétaire était résolu à le vendre, et ce type particulier, d'un beau jaillissement, risquait de quitter la Gruyère. D'une facture très apparentée, une autre « poya » peinte sur bois, aux armes du notaire Dupré est datée de 1888. Elle se trouvait dans une ferme bulloise, et des inconscients la choisirent pour cible, parsemant sa surface de petit plomb... Sauvée, heureusement ! Ayant connu la consécration, puisque

pareille à la première, qui mesure 4 m. de longueur et figura en gros plans photographiés à l'Exposition nationale de 1964, la seconde connu des expositions en Allemagne et en Suisse. Une autre encore, signée Albert Reuteler, datée de 1928, est conservée soigneusement, attendant les cimaises d'un nouveau musée de la Gruyère et de l'art populaire fribourgeois. Enfin, acquise en 1970, une «poya» de Paul Yerly, l'ancien syndic de Rueyres-Treyfayes, témoigne de beaucoup d'habileté. Si une certaine naïveté en est absente, le peintre a montré une connaissance du bétail et des choses de la montagne assez remarquable. L'auteur est décédé en 1970, et sa famille a facilité grandement l'entrée de cette «poya» dans une collection publique.

Le temps court et la mort moissonne. A la fin mars 1971, on conduisait à sa dernière demeure, à Fribourg, le peintre Eugène Reichlen. Il eut le mérite de relever des fragments d'une «poya» de Sylvestre Pidoux, avant que le feu ne détruise, en 1932, la ferme de Favaulaz, à Broc, où se trouvait l'un de ses meilleurs témoignages. Un autre de ces peintres paysans, Isidore Esseiva, de Bulle, est mort en 1970. D'ascendance terrienne, et devenu ouvrier, il trouvait, dans la représentation de la montée à l'alpage, une compensation à la vie qui l'avait obligé à délaisser sa vocation première. D'autres, voués à cette peinture rustique, expriment leur amour du terroir. Ils sont gendarme, instituteur, fonctionnaire des postes. Mais paysans ils demeurent, par ces figurations du troupeau, thème qui revient inlassablement sous leur pinceau. L'éventail s'élargit: on découvre dans un établissement public de Fribourg, une «poya» réalisée en céramique. La pinte rustique du Pralet, dans la sauvage vallée du Motélon, n'est plus seule à offrir aux consommateurs la vision du troupeau partant pour la montagne. Et, sur une vaste muraille toute neuve, à la fromagerie de démonstration de Gruyères, une vaste «poya» du peintre Teddy Aeby, depuis 1970, étonne et ravit. Même si la naïveté feinte ne saurait masquer le métier et le talent.

Est-ce à dire que sonne le glas de la vraie peinture paysanne? On ne le pense pas. La sève paysanne est assez généreuse pour offrir à la fois le prolongement d'une tradition et le renouvellement. François Menoud, de La Joux, le syndic décédé, a trouvé un continuateur dans son fils Gabriel. On n'est pas étonné de voir un petit-neveu de l'Abbé Bovet, se livrer au démon familial de la peinture de troupeaux. Et l'un des plus beaux spécimens de «poya», peint par Isidore Castella, de Gruyères, fut restauré par le fils du peintre, Raymond. Les peintres rustiques sont loin d'être des vieillards... A preuve Simon Pasquier, au village du Pâquier, dont les témoignages multiples sont ceux d'un

jeune homme. Simplement, l'éventail s'élargit. Une sorte de piété commandait, naguère, l'inspiration du peintre paysan; souvent, maintenant, ce sentiment se transforme en nostalgie. Le regret des choses qui passent – et la montagne se transforme – conduit aujourd'hui le pinceau de plusieurs.

Il faut, d'ailleurs, que se renouvellent les œuvres. Exposées sous l'auvent des fermes, les peintures de «poya» sont souvent battues par les pluies. Leur support est assez fréquemment fragile. Le papier s'effiloche aux jours d'orages. La toile même souffre; elle ne vieillit pas toujours très bien. Le bois parfois se fend. Sans que l'on soit partisan des matières modernes, on constate que le *pavatex* est de plus longue durée. Mais conservera-t-il le meilleur de la production autochtone?

On s'offre, de temps à autre, le plaisir de rassembler les plus caractéristiques des peintures de «poya». Ce fut le cas, notamment, aux fêtes de la «poya» d'Estavannens, en 1960 et 1966. Réunies dans ce village montagnard, exposées dans leur cadre naturel, en compagnie de peintures anciennes qui, depuis plus d'un siècle, ornent des fermes, elles furent admirées par un public immense. N'a-t-on pas constaté que, dans une agglomération qui ne compte guère plus de 300 habitants, quelque vingt mille personnes furent rassemblées? Elles assistèrent à un office en plein-air, sur un vaste pâturage, écoutant un sermon en patois, puis goûtant au café préparé, dans la chaudière du chalet. Enfin admirant un cortège qui se terminait lui-même par le départ authentique d'un troupeau pour l'alpage?

La Gruyère, sur le plan romand, Appenzell, en Suisse alémanique, chaque région avec son style propre, ont conservé ce désir de figurer par le pinceau un moment très évocateur de la vie montagnarde. Sans doute faut-il que l'inspiration soit nourrie par une qualité d'âme particulière. Un certain dédain du profit immédiat. Du moins, si l'on se fait payer maintenant pour réaliser ce que l'on nomme des «tableaux», garde-t-on une région du cœur libre pour aimer d'amour ces représentations rustiques. On voit le monogramme du Christ orner tel fronton de grange décoré par Pidoux, adorné, en sus, des armoiries du propriétaire. La foi s'inscrit. Le foyer, la famille se manifestent. Le troupeau, ainsi, est sublimé. La peinture de «poya» est un signe de fierté pour celui qui en veut décorer sa ferme. C'est aussi un témoignage de reconnaissance envers la divinité. Et l'on voit même, près de l'ancienne chartreuse de la Part-Dieu, non loin de Bulle, un religieux en bure blanche se manifester, proche des armaillis coiffés au chapeau de paille à la mode romantique.

On a parlé de profit. Si tant est que le présent d'un demi-veau pour un «tableau» qui représente quelques mois de travail, est réellement un gain ! Ou le présent d'une somme de septante francs (mais c'était dans les années 1920). Actuellement de bons auteurs de «poyas» exécutent sur commande des «tableaux», et se font payer jusqu'à mille francs et plus. Mais il reste qu'il s'agit d'exception. Et le jaillissement spontané (pour le plaisir pur) est le plus fréquent. La commande d'une «poya» postule que les désirs du propriétaire sont exaucés. La ferme, les montagnes, le chalet, ne sont pas de fantaisie : aisément reconnaissables, ils cernent l'univers familier du teneur de montagne, comme aussi l'exacte importance du troupeau. Paul Yerly, le peintre rustique décédé en 1970, n'a-t-il pas dessiné «son» troupeau, – et pas une bête de moins ! Ses familiers reconnaissent, une à une, ses vaches, qu'ils pouvaient désigner de leur nom. Ce «vérisme» n'est pas particulier à l'époque présente. On le trouve dans la «poya» de Pidoux, conservée au Musée Gruérien, si singulières que les vaches paraissent. Elles sont, en effet, hautes sur pattes, bizarrement colorées et tachetées. «Elles étaient comme ça», vers le milieu du siècle passé, nous affirmait un vieil éleveur de Vuadens, M. Gustave Dupasquier. Ceci avant que la sélection «construise» un type de bétail au centre de gravité abaissé, au manteau sobre. Les peintures de montée à l'alpage tiennent aussi du document zoologique.

Ce qui paraît certain, c'est qu'on pourra admirer au fronton des fermes fribourgeoises, pendant longtemps encore, des «poyas». Cependant que la vie alpestre se modifie, un sursaut, dû en partie à ce changement, fait que se fixe le témoignage du présent. Si l'on a pu parler de la «mort de l'art populaire», ces témoins demeurent, même s'ils n'offrent point le pur jaillissement d'il y a cent ans... Les rectangles allongés où s'inscrivent les peintures de «poya» continueront à orner les frontons de nos fermes, même si les portes aux larges vantaux s'ouvrent pour le passage du tracteur et de la chargeuse mécanique.

Ce qui est urgent, c'est qu'il soit procédé à l'inventaire en partie réalisé, puis à la photographie des pièces répertoriées. Et aussi – il en coûtera certainement, mais cela en vaut la peine ! – à la restauration des «poyas» anciennes, avant que leur dégradation ne soit irrémédiable. Le musée, pour sa part, recueillant les témoins à la fois les plus vrais et les plus menacés, constituera le «conservatoire» d'un art paysan digne de respect, et un centre de documentation. Ainsi la génération présente aura-t-elle accompli son œuvre de sauvegarde et de probe information.